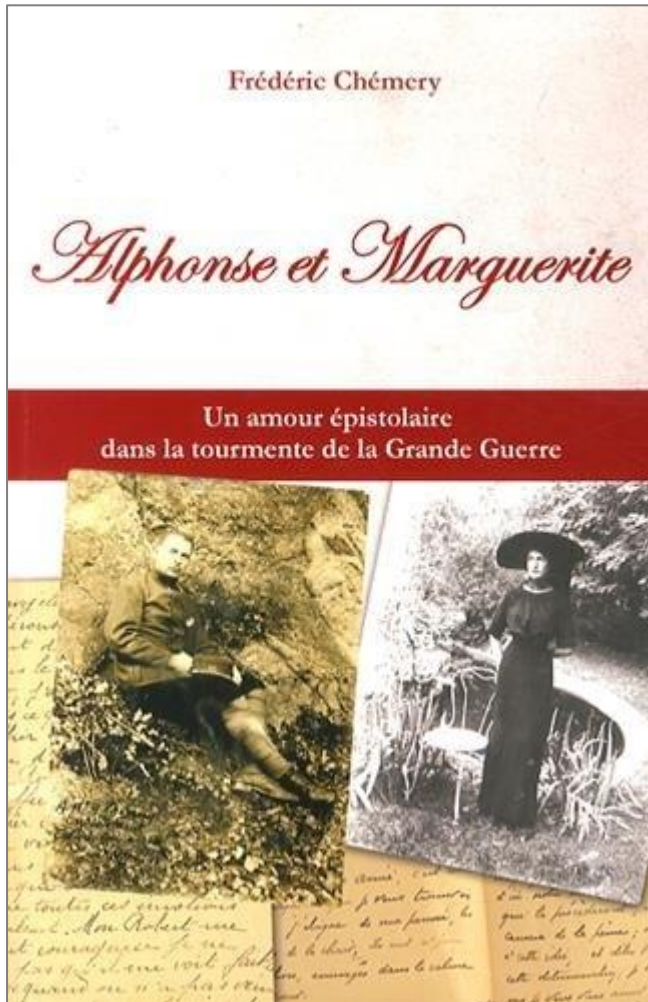


# Alphonse et Marguerite

Frédéric Chémery



«Je me souviens de la maison d'Alphonse rue Châtelaine dans la ville haute de Laon. A l'étage, une pièce reculée, dans laquelle il était défendu de pénétrer. Il se disait que c'était la pièce de Marguerite, cette grand-mère inconnue, ravie trop tôt à l'amour des siens. Il se disait également qu'Alphonse venait s'y recueillir et qu'il y entretenait le souvenir de sa Guite tant aimée. Rarement, j'en ouvrais la porte et restais sur le seuil. Rien n'avait été touché depuis le 25 octobre 1929. Mon intrusion s'arrêtait là, impressionné que j'étais par l'atmosphère de secret. Quand Alphonse s'est éteint en 1980, ses enfants trouvèrent dans cette pièce deux grands cartons renfermant les presque huit cents lettres échangées entre 1914 et 1919 par ceux qui allaient devenir mes grands-parents. Elles ont traversé le siècle, les guerres, les déménagements, les avatars de la vie.

En les lisant, je savoure la richesse de leurs styles respectifs, je me trouve plongé dans la guerre, je partage les émotions des deux épistoliers.

Que privilégier ? La naissance et l'évolution de leur relation, certes, mais que retenir de la guerre en toile de fond, de leurs projets, des joies et des peines qu'ils se racontent, de leurs frustrations, de leurs rêves brisés, des inquiétudes quant à leur santé, des anecdotes de la vie quotidienne, du souvenir des disparus, de la morale et de l'esprit religieux, des considérations sur la société, les mœurs, la politique...

J'ai essayé de maintenir vivant le dialogue qui, d'une lettre à l'autre, anime leur échange.

J'ai été ému par l'histoire d'Alphonse et Marguerite, j'ai compati à leurs douleurs et à leurs frustrations, et même si j'en connaissais la fin, j'ai été habité par l'espoir que la guerre cesse enfin pour voir s'accomplir leur destin commun.»

**Frédéric Chémery** (Petit-fils d'Alphonse et Marguerite, Frédéric Chémery est instituteur à la retraite. Amateur d'Histoire, il est très attaché à la transmission de la mémoire familiale.)

## Extrait

Avant-propos

Octobre 1914, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Verdun. Située trop loin de nos lignes pour être un avant-poste efficace, assez proche des Allemands pour susciter leur convoitise, la petite ville de Fresnes-en-Woëvre a été jusqu'alors le théâtre d'escarmouches quotidiennes entre les patrouilles du 364<sup>e</sup> régiment d'infanterie et les uhlands. Des renforts vont permettre de prendre enfin pied à Fresnes, puis de chercher à avancer sur le hameau de Champion. Il s'agit de créer une solide ligne de défense afin d'empêcher l'ennemi de contourner la place forte stratégique qu'est Verdun. La tâche est rude, voire impossible pour creuser un réseau de tranchées, une nappe d'eau se trouve à moins d'un mètre sous la surface du sol. Il faut élever des gabionnades, ensembles de branchages tressés remplis de terre, habituellement utilisées pour renforcer les digues. D'autant plus qu'étant à la vue de l'ennemi, tous les travaux doivent être accomplis à la faveur de l'obscurité.

Le 8 octobre, l'état-major a ordonné une attaque. Il n'est plus possible aux unités en première ligne de faire le moindre déplacement sans être exposées au tir en enfilade des mitrailleuses ennemies établies aux Éparges et au Rattentout ; le feu est ouvert au moindre mouvement. Les conditions météorologiques ont empêché de monter à l'assaut le 10, aucune perte n'est mentionnée dans le journal de marche et d'opérations du 364<sup>e</sup> RI.

Le 11 octobre au matin, le temps n'est guère plus propice ; l'ordre d'attaque est pourtant donné. Le sergent Robert Tailliez est atteint d'une balle à la tête. C'est le seul mort de la journée au cours de laquelle seize soldats sont blessés et sept autres portés disparus. Cet épisode porte le nom de combat de Champion, dont l'issue le 12 octobre est à l'avantage des Français et où l'on dénombre soixante tués, cent quarante-quatre blessés et vingt disparus.

Ainsi est mort Robert Tailliez, à l'âge de vingt-six ans, sur cette plaine de la Woëvre, aux confins du département de la Meuse, plaine au sol d'argile grasse, dont le nom évoque la brume, les bois, les étangs, les marais.

## Un mot de l'auteur

Alphonse Chémery était mon grand-père, le père de mon père. Il inspirait au petit garçon que j'étais un grand respect, mêlé d'affection et d'une certaine timidité. Nous ne le voyions que rarement, parfois nous lui rendions visite à Laon, ou bien nous le retrouvions pour des vacances dans son village natal d'Argonne, Vienne-le-Château, et chaque année il venait chez nous à Thiais pour la Toussaint fleurir la tombe de sa Marguerite tant-aimée, trop tôt ravie à son amour.

Quand il est mort en 1980, quelques heures après avoir atteint l'âge de 93 ans, ses enfants ont découvert, dans une pièce de sa maison de Laon, deux grands cartons renfermant la correspondance qu'il avait échangée avec celle qu'il ne connaissait pas encore et qui deviendrait sa femme à la fin de la guerre, en 1919. Ils l'ont conservée, choisissant, est-ce par pudeur face à l'intimité de leurs parents, de ne pas la lire.

En 2011, après des demandes répétées de ma part, ils me l'ont confiée. Est-ce le fait que je venais de prendre ma retraite, à l'issue d'une carrière d'instituteur à Paris, ou bien le goût que j'ai toujours manifesté pour l'histoire qui ont justifié cette confiance ? Toujours est-il que je me suis trouvé en

possession de ces presque 800 lettres échangées entre décembre 1914 et février 1919. Un trésor à mes yeux, une porte d'entrée directe dans un épisode de l'histoire familiale et de l'Histoire qu'on enseigne, celle qu'on trouve dans les manuels scolaires et universitaires. Je les ai lues, ces lettres, avec émotion, avec attention, avec tendresse. J'y ai lu la naissance de leur relation, la figure tutélaire, presque divinisée, de Robert, l'ami et l'époux disparu, les mots que l'on employait pour exprimer ses sentiments il y a un siècle, mais aussi les soucis de leurs vies quotidiennes respectives, les projets pour un «plus tard» hypothétique, les inquiétudes pour la santé des êtres chers, la guerre omniprésente, la conception qu'ils avaient de la famille, de l'éducation des enfants ou de la morale tout autant que de la situation géopolitique ou militaire. Et, sous l'amicale incitation de ceux qui ont suivi mon travail, j'ai décidé de les partager avec le plus grand nombre en publiant de larges extraits qui en restituent la teneur.

**Frédéric Chémery, petit-fils d'Alphonse et Marguerite**

- **Editeur :** Le Courrier du Livre (20 mai 2014)
- **Langue :** Français
- **ISBN-10:** 2702910904
- **ISBN-13:** 978-2702910900